

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

O mort ! Où est ta victoire ?

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1908, tome 10, p. 65-68

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

O mort ! où est ta victoire ?

C'est devant le sépulcre vide et glorieux de son divin Fondateur que l'Eglise, portant à son front ses vieilles cicatrices et ses récentes blessures, va chanter l'hymne triomphal auquel elle a habitué nos oreilles et qui trouve, dans nos cœurs de croyants, un écho si profond et si retentissant.

Jusqu'au milieu des tristesses de la semaine sainte et des souvenirs pénibles qu'elle nous rappelle chaque année, nous entendons réciter au-dessus de nos têtes l'Alléluia pascal, le triple alléluia de notre foi, de notre espérance, de notre charité. Où donc la joie serait-elle plus à sa place que dans une revue qui s'appelle l'*Eveil* et qui a pris naissance au pied de ces rochers d'Agaune où la pioche de hardis et pieux archéologues fait sortir, en faveur de nos certitudes et de nos espérances, le témoignage des siècles passés ?

Nous ne perdrons rien, certes, à nous retremper dans le sang du calvaire et à nous réchauffer au soleil de la résurrection. Depuis qu'on nous prêche la fin prochaine des dogmes et des cultes, on a fini par nous donner le spleen, cette vilaine maladie des pays de brouillards, et pour le dissiper il nous faut monter vers les cimes radieuses, au sommet desquelles le Christ transfiguré, ressuscité et vivant nous annonce le terme de ses souffrances et le commencement de notre rédemption.

Et pour peu, alors, que nous jetions un regard autour de nous, nous aurons la joie de constater que le printemps n'est pas seulement dans la nature, mais qu'il règne aussi bien dans le monde des esprits et

qu'autour de la Croix, notre drapeau, se reforment de nouveaux bataillons.

Qu'on le veuille ou non, la France catholique se réveille à la voix unanime de son épiscopat. Clemenceau a préjugé de ses forces quand il a cru qu'il n'avait à faire qu'à un cadavre ou à une momie et qu'il pouvait, comme un nouvel Attila, dessécher à tout jamais les endroits qu'il avait profanés. Il a beau faire, et il peut, si ça lui plait, panthéoniser l'écrivain stercoraire qu'un simple article de journal, où il accusait tout le monde, ne s'oubliant que lui-même, a élevé sur un piédestal que l'Académie française n'a jamais osé lui ériger! Ce sera tout au plus un nouveau défi à l'opinion publique qui ne compte plus les crapauds qu'on lui fait avaler : mais cela n'empêchera pas la conscience chrétienne de regimber et la fierté catholique n'y trouvera qu'une raison de plus de briser les chaînes que des années d'esclavage lui ont mises autour du cou.

De toutes parts se dessine un mouvement d'organisation qui n'échappe même plus aux regards de la *Lanterne*. Lyon, Paris, Marseille, la capitale et la province, le centre et les pays de frontières voient naître, dans leur sein, des groupes de jeunes et vaillants chrétiens, dont les uns appartiennent aux écoles, les autres aux usines et aux ateliers, et qui tous reprennent, derrière leurs chefs spirituels, le chemin de l'église et des sacrements. La masse, dira-t-on, reste insensible à cette restauration, et le peuple, dans son ensemble, a cessé d'entendre les voix du ciel. Rien ne sert de le nier : un épouvantable cancer d'immoralité dévore, par petits et par gros paquets, cette vieille race de Clotilde et de St-Louis ; mais elle possède un tempérament à part et il faut qu'elle l'ait à un degré rudement élevé pour qu'elle puisse survivre à toutes les expériences auxquelles elle sert depuis si longtemps.

Et l'on dira encore : à la campagne, comme à la ville, le cabaret a remplacé l'église, l'instituteur athée a supplanté le curé, la politique a remplacé la religion : la pièce de cent sous est préférée à l'hostie. On le dira et ce ne sera que la vérité ; mais de même qu'on voit quelquefois les blés se courber sous l'orage, et se relever quand le soleil s'est mis à reluire, de même voit-on des nations entières se plier aux caprices et aux violences des révolutions, mais se ressaisir après la tourmente, briser les idoles nouvelles et stupides qu'elles adoraient et crier vers le vrai Dieu de les sauver de la perdition.

Telle nous apparaît la France catholique à cette heure sombre de son histoire religieuse : aucune épreuve ne lui a été épargnée, pas même celle de voir de nouveaux traîtres vendre à un nouveau Sanhédrin le Maître divin qu'ils acclamaient autrefois. Mais à côté des traîtres, à côté des Pilate qui condamnent et des bourreaux qui crucifient, une élite d'apôtres travaillent à relever les ruines que des mains impies ont amoncelées autour d'eux.

Et qui peut nier qu'il en soit de même en Italie, où d'un geste qui lui fait le plus grand honneur, il s'est trouvé au parlement une majorité considérable pour conserver au pays l'enseignement religieux qu'on voulait lui ravir ? Pour bien des gens ce geste-là n'est que le dernier hoquet d'une foi qui est sérieusement compromise et qui pour nous, jusqu'à nouvel ordre, demeure le signe d'une autre résurrection.

Non, vraiment non, on ne peut pas, on ne doit pas désespérer de l'avenir quand sur un horizon chargé de gros nuages on voit encore se dessiner de pareils éclairs. Ils se multiplieront avec le temps, et quand les nuages seront dissipés, le Calvaire nous apparaîtra de nouveau, baigné d'une mystérieuse clarté : sur le

Calvaire, une croix ruisselante de lumière et au pied de la Croix, se pressant l'un contre l'autre, la femme symbolique qui représente l'Eglise et... Pierre chargé de la défendre contre ses ennemis.

Mais si tout cela ne devait être que le rêve d'une âme inaccessible au désespoir comme au pessimisme ; si tout cela ne devait être qu'un songe d'une imagination élevée au milieu des hymnes du sanctuaire, ils s'expliqueront facilement à la veille des fêtes de Pâques, à la vue du sépulcre vide de Jésus le Nazaréen, de cet homme extraordinaire qui a ameuté le peuple juif contre son enseignement, de cet éternel Crucifié qui, par la force de son Esprit, a renouvelé la face de la terre, de ce doux Sauveur qui vit dans les âmes nobles et pures, de ce Dieu enfin qui a vaincu la mort, qui domine toute notre histoire et de qui seul on a pu dire — parce que cela est vrai : Il est ressuscité !

L. WEINSTEFFER.